

# Derrière l'humanisme, l'humain

**Edgar Morin**

*Sociologue, philosophe, poète, écrivain, homme complexe  
Directeur de recherches émérite au CNRS*

## **Introduction : Pascal Roggero,**

(Professeur de sociologie à l'Université de Toulouse1, animateur du groupe de recherche « Sociologie de la complexité » et du réseau « Sociologie et systèmes complexes »)

C'est un honneur pour moi que d'introduire ici celui que l'un de ses élèves désigne ainsi : « Edgar Morin, mais c'est une légende ! ». Mais c'est surtout l'auteur d'une œuvre considérable, avec plus de soixante ouvrages dont le chef-d'œuvre est « La méthode ». Pour introduire cette conférence et témoigner à Edgar Morin de mon amitié, j'en appellerai à la poésie, qu'il aime sincèrement, mais aussi à un fait d'actualité récent, dont le caractère tragique n'a pas manqué de l'interpeller comme nous tous.

Dans « *Piedra de Sol* » (Pierre de Soleil), un des poètes préférés d'Edgar Morin, le prix Nobel mexicain Octavio Paz, s'interroge : « *¿la vida, cuándo fue de veras nuestra ?* » (« *La vie, quand fut-elle réellement nôtre ?* »)

On peut penser que l'homme qui s'est donné la mort en s'immolant, avant-hier, en fin de matinée, à Nantes, devant une agence de pôle emploi, et dont l'actualité s'est fait l'écho cette semaine, a dû nourrir ce type d'interrogation. La vie, quand fut-elle mienne, quand fut-elle nôtre ? Comment y a-t-il répondu, cet homme-là, nous ne le savons pas, même si nous pouvons l'imaginer. Nous savons seulement que cet homme de 43 ans, père de famille,

chaudronnier au chômage, en fin de droit, s'est suicidé avec la volonté de rendre sa mort publique en même temps que violente et douloureuse. Cette mort, une parmi tant d'autres me direz-vous, nous saisit, nous interpelle, nous alerte. Elle nous renvoie à ce défaut d'humanité de l'humanité elle-même, qui s'exprime par le langage employé par les autorités politiques, à l'occasion de cet épisode tragique...

Alors, sommes-nous suffisamment humains dans nos manières de penser, dans nos modes d'organisation et d'action? C'est à cette interrogation que nous renvoie le suicide de cet homme. Et c'est aussi cette interrogation qui parcourt toute l'œuvre d'Edgar Morin, et à laquelle il propose, si ce n'est toujours des solutions, au moins des voies de réflexion, voire d'action.

À sa question, le poète répondait: « Jamais la vie n'est nôtre, elle est aux autres. La vie n'est à personne, nous sommes tous la vie ». Je pense qu'Edgar nous dira s'il apprécie cette phrase d'Octavio Paz.

## Edgar Morin

Merci Pascal. Ta citation du grand Octavio Paz m'a rappelé cette phrase récente de Pierre Rabhi, notre compatriote et concitoyen: « *Je ne sais pas si j'aurai une vie après la mort, mais je sais que beaucoup de gens qui vivent, ne vivent pas* » et je crois que ceci complète bien ce que tu viens de dire.

Je vais maintenant parler de ce mot, humanisme, qui est en lui-même implicitement porteur de solidarité, porteur de générosité, et qui nous dit d'être humains les uns à l'égard des autres. Cependant, le mot « humain » est un véritable trou noir: qu'est ce que c'est que d'être humain? Dans l'enseignement, que ce soit à l'école primaire, à l'école secondaire ou dans les universités, nulle part on ne nous enseigne ce que nous sommes, ce qu'être humain veut dire. C'est que, pour comprendre ce qu'est l'humain, il faut réunir des éléments venus de toutes les disciplines, alors que nos connaissances sont séparées, sont compartimentées, et qu'effectivement nous vivons dans l'ignorance de ce que signifie notre être lui-même.

Alors pour essayer d'abord de répondre à cette question, non pas de manière exhaustive, mais pour montrer la complexité qui se cache derrière ce terme, je dirais que l'humain ne se définit ni par l'individu seulement, ni par l'espèce à laquelle nous appartenons, l'espèce humaine, ni par la société dont nous faisons partie, la société humaine, mais que l'humain se définit de façon trinitaire. Cependant, à la différence de la Sainte Trinité (où vous avez le Père, qui génère le Saint-Esprit, lequel génère le Fils, lequel régénère le Père, qui, au début, était un être très colérique et qui est devenu un peu plus gentil après l'apparition du Fils.), pour l'humain, la question se pose différemment, en terme de génération réciproque, ce que j'appelle définition en boucle. C'est que nous sommes à la fois totalement individus, totalement spécifiques, biologiques, totalement membres de l'espèce humaine, et totalement sociaux, et non pas 33 % de chaque.

Car d'abord, la société n'existe qu'à partir des interactions entre êtres humains, lesquelles produisent la société; mais la société, comme tout système complexe produit par des éléments divers, produit elle-même ce que l'on appelle des émergences, c'est-à-dire des qualités propres que les individus eux-mêmes n'ont pas au départ, comme le droit, la culture, le langage etc. Et alors, culture, langage, droit... produits de la société, rétroagissent sur les humains et font de nous, individus, des vrais individus humains. Autrement dit, l'individu n'est pas un élément à l'intérieur d'une boîte qui s'appelle la société, il est dans la société et la société est en lui. Et si nous n'avions pas la culture, le langage, etc. nous serions des primates du plus bas rang.

De même pour l'espèce, car un individu est le produit d'un processus de reproduction où sont mobilisés deux êtres de sexe différent, eux-mêmes issus de ce processus, donc ce processus a besoin d'individus pour se poursuivre. Ici encore, nous sommes produits par l'espèce, et en même temps nous produisons l'espèce humaine (jusqu'à nouvel ordre, mais même si par le clonage ou d'autres procédés nouveaux nous produisons de façon plus artificielle des êtres humains, nous resterons des producteurs eux-mêmes produits). Donc l'être humain fait partie de l'espèce humaine, et nous savons que cette espèce humaine, (à la différence de la Bible, où l'homme est créé de façon tout à fait instantanée à l'image divine), est issue d'une évolution : nous sommes des primates qui avons pas mal évolué. Ces primates sont aussi des mammifères, des vertébrés, des êtres multicellulaires et par là même nous faisons partie de la vie, bien que dans le même temps nous dominions cette vie dans la situation actuelle par notre technique et dans des conditions que nous savons de plus en plus inquiétantes. Cependant nous ne sommes pas seulement des êtres vivants, et la révolution scientifique des années 50 a démontré qu'il n'y a pas une matière vivante spécifique, que notre matière vivante est faite de molécules, qui sont faites d'atomes, qui sont faits de particules, et nous pouvons aujourd'hui reconstituer toute l'histoire de la vie, comment les molécules se sont unies en macromolécules et dans quelles conditions spécifiques sont apparus les premiers êtres vivants, et nous savons aussi que les atomes, nos atomes, se sont forgés dans un soleil antérieur au nôtre et qu'eux-mêmes sont nés de particules qui peut-être se sont formées dans le début de l'univers. Ce qui fait qu'effectivement nous portons en nous toute l'histoire de l'univers, et nous portons en nous sa réalité physique, chimique et biologique.

Mais en rester là serait une vision réductrice (et vous savez que le propre d'une pensée complexe c'est de ne pas réduire une réalité multiple à un seul élément), et si nous sommes entièrement les enfants de cet univers, en même temps, nous en sommes différents par la pensée, par la conscience, par la culture. Nous avons une double identité, mais la deuxième identité ne doit pas faire oublier la première : or c'est ce que nous faisons sans arrêt, puisque l'esprit est étudié en sciences humaines et n'est autre chose que le cerveau étudié en biologie ; que le corps humain est étudié en biologie alors que ses comportements sont étudiés en sociologie. Dire notre réalité humaine et l'inscrire dans cette réalité vivante, voilà ce à quoi répugne notre civilisation, mais à quoi nous sommes arrivés lentement grâce à notre conscience écologique.

Pourquoi notre civilisation répugne-t-elle à cette conscience ? Comme je l'ai dit tout à l'heure, dans la Bible, Dieu a créé l'homme à son image, mais en plus (avec saint Paul), il a offert aux êtres humains la résurrection, c'est-à-dire une immortalité dont ne disposent pas les animaux. Puis, en observant le développement de la civilisation occidentale et technique, Descartes a compris que la science et la technique allaient faire de l'homme le maître et le possesseur de la nature, et il a conçu les êtres naturels et les autres vivants comme des objets que nous les humains pouvons manipuler sans limite. Cette dissociation, cette disjonction commence à s'estomper maintenant car nous comprenons que cette biosphère que nous exploitons de toutes les façons, puisant dans ses réserves pétrolières, charbonnières, en détruisant les forêts, que cette nature que nous avons crue totalement sous notre dépendance, nous aussi nous dépendons d'elle ; et plus elle dépend de nous, plus nous dépendons d'elle. C'est le fameux paradoxe du maître et de l'esclave du philosophe Hegel : l'esclave travaille pour son maître, mais du coup le maître devient dépendant du travail de l'esclave, ce qui fait qu'à un moment l'esclave peut se révolter. Dans notre propos la nature ne peut pas se révolter, mais sans doute qu'elle va se dégrader, et qu'à notre tour nous allons nous dégrader, d'où l'importance de la conception bio anthropologique de l'homme.

Et puis il y a notre nature sociale : nous sommes aussi à cent pour cent des êtres sociaux, puisque sans la culture, sans le langage, sans l'éducation, nous ne sommes pas réellement humains. Pourtant nous en avons une conception toujours disjonctive. Ou bien l'on fait de l'individu un élément et un automate dans une société, c'est la sociologie où l'individu n'existe presque plus en tant que tel, il est déterminé par ses conditions, son habitus, sa classe... Ou bien la psychologie va ignorer la société, elle ne va voir que des individus, la société ici n'existe presque plus. Pourtant il faut comprendre qu'il y a une relation ombilicale inséparable entre individu et société.

L'individu a été défini comme *Homo Sapiens*, c'est-à-dire agissant par l'usage de la raison, ce qui est incontestable puisqu'effectivement le développement de la rationalité humaine s'est manifesté dans de très nombreux domaines et s'est accru sans cesse. Mais il faut se souvenir que *Homo Sapiens* est aussi *Homo Demens*, c'est-à-dire un être de folie et de déraison. Et la déraison n'est pas un cas exceptionnel concernant ces malheureux que l'on met dans des asiles, c'est un cas courant : quiconque se met en colère est dans un moment de folie ou de délire, et chaque fois que l'on rend responsable autrui par mensonge à soi même, de son propre tort, on est dans un moment de folie. Et il y a ce que les Grecs appelaient l'Hubris, la démesure, c'est ce que manifestent couramment les grandes entreprises humaines, les énormes pyramides, les conquêtes d'Alexandre... Tout ceci a un aspect fascinant, mais nous voyons que les grands conquérants, de Napoléon à Hitler, sont déterminés par cette poussée quasi lubrique et donc cette folie nous guette sans arrêt. Mais il y a pire : la raison pure n'existe pas, c'est une des plus grandes révélations des neurosciences. Antonio Damasio ou Didier Vincent ont montré, avec l'imagerie cérébrale, que lors d'une activité « rationnelle », il y a toujours un centre émotionnel qui est activé, et nous savons très bien que le mathématicien a la passion des mathématiques. Sa passion est dans la raison. Mais, autre paradoxe, bien sûr il y a l'*Homo Sapiens*, bien sûr il y a l'*Homo Demens*, mais entre les deux il y a l'*Homo Affectivus*, mené par l'affectivité, le sentiment, et il est certain que, par le sentiment, nous n'allons pas à la folie tant que nous avons un minimum de contrôle rationnel, et que par la raison nous n'allons pas à la folie abstraite et « rationnelle » tant que nous gardons un peu de sentiment humain. Ainsi nous nous rendons compte que le grand problème de l'humanité, c'est la dialectique, le jeu permanent entre raison et passion. Nous savons qu'il faut, même au moment de la plus grande passion, conserver cette veilleuse de la raison. Mais nous savons que la raison pure n'existe pas.

Voici déjà une première complexité qu'il faut savoir prendre en compte. On ne peut, si l'on veut faire de la politique, faire comme si les êtres humains étaient des êtres purement rationnels, on ne peut pas aussi, si l'on veut faire de la politique, faire comme si c'étaient des êtres complètement cinglés. Nous savons que nous oscillons entre ces deux pôles, mais il en existe d'autres : l'*Homo Faber*, défini par l'usage et la maîtrise de la technique, (ça a commencé à être vrai chez les primates ou chez les bonobos avant les êtres humains), avec un développement technique qui est devenu formidable à notre époque. Et aussi, ne l'oublions pas, l'*Homo Mythologicus* c'est-à-dire l'homme du mythe, de la croyance, de la religion. C'est dès le Neandertal que les morts étaient enterrés avec leur nourriture et leur armes, et dans mon livre « *L'homme et la mort* » je montre que, dans toutes les sociétés préhistoriques et archaïques, il y a eu une croyance en une vie après la mort, soit sous la forme de spectre immatériel, soit sous la forme d'un être que l'on enterre en position fœtale afin qu'il renaisse humain ou animal, comme encore aujourd'hui avec la métempsychose. Ces deux conceptions se sont développées dans toute l'humanité et, en se développant, elles se sont transformées et enrichies, comme avec les religions de salut (dont le Christianisme) qui offre après la mort une vie éternelle. Or cette mythologie n'est pas seulement religieuse, elle peut prendre la forme d'une idéologie. On peut dire que le communisme stalinien, qui se préten-

dit une science, fut en réalité un grand mythe qui poursuivait toutes les grandes aspirations de l'humanité, comme l'aspiration à plus de communion et d'épanouissement personnel. Avec la fin du communisme, qui, comme toute grande religion a fait aussi bien des héros que des bourreaux, nous avons cru que c'était la fin des mythes ou des idéologies, et que nous allions dans la science, avec le néolibéralisme économique qui se veut une vraie science. Pourtant, aujourd'hui, de plus en plus d'esprits commencent à comprendre que ce néolibéralisme lui-même est un mythe abstrait, imbécile, et que, là encore où nous nous croyions démystifiés, nous retombons dans la mythologie. Et s'il faut accepter que nous ne pourrions jamais arracher ce besoin de mythologie de l'être humain, nous pouvons par contre essayer de dialoguer avec ce besoin. Par exemple, si mon mythe est la fraternité, eh bien, je dialogue avec lui en sachant que la fraternité n'est pas certaine, qu'il n'est pas sûr que l'on aille vers la fraternité, que cela peut échouer etc. Donc il faut savoir que nous avons des mythes et que l'on peut dialoguer avec eux, surtout s'ils portent en eux une aspiration généreuse.

Alors vous croyez que c'est fini ! Eh bien non ! Parce qu'on a défini au XVIII<sup>e</sup> siècle l'homme comme *Homo Economicus*, c'est-à-dire celui qui agit pour son intérêt personnel, qu'on a vu à l'œuvre avec le développement de l'économie, du profit, du capitalisme, du pouvoir de l'argent... Mais, en opposition, l'on oublie souvent que, toujours aujourd'hui, demeure ce que Johan Huizinga avait appelé *Homo Ludens*, l'homme du jeu, l'homme de la gratuité, l'homme du don. Ceux qui vont au match de football, ceux qui vont au casino, ceux qui vont jouer jusqu'à leur vie dans ces jeux de hasard, savent très bien que cela existe fortement. Donc, là aussi, nous avons une réalité complexe.

Et j'ajouterai que l'on peut aussi considérer la vie humaine sous deux aspects, polarisés encore, l'aspect de la prose et l'aspect de la poésie.

La prose c'est ce que nous faisons sans intérêt, sans plaisir, par obligation, par contrainte, par nécessité, ne serait-ce que pour gagner sa vie, (et vous savez que bien souvent gagner sa vie c'est la perdre d'une certaine manière), les choses prosaïques...

Il y a les choses qui nous épanouissent, qui nous donnent la communion, qui nous donnent l'amour, qui nous donnent la jouissance, esthétique ou autre, et cela, c'est la poésie de la vie. Et il est certain que là aussi, (pour revenir à l'humanisme), qu'un véritable humanisme doit s'efforcer de tout faire pour réduire la part prosaïque que vivent les humains et surtout ceux qui sont dans l'extrême dépendance et dans l'extrême misère qui conduit à la mort, (Comme dans l'exemple du suicide évoqué par Pascal Roggero) et développer et donner la possibilité aux êtres humains de goûter la poésie de la vie. C'est une chose qu'avaient compris les surréalistes, que la poésie n'est pas seulement quelque chose qui est récité ou lu dans les livres, c'est quelque chose qui peut et doit être vécu. Poétique est le moment où nous contemplons le coucher du soleil, poétique est le moment où nous contemplons une belle montagne, poétique est le moment où nous contemplons un beau visage de femme, poétiques tous ces moments, et c'est cela qui est important dans la vie et qui fait dire l'importance de la part esthétique, de la capacité de s'émerveiller. Et j'ajouterai même que cette capacité de s'émerveiller est nécessaire pour avoir la capacité de se révolter : c'est parce que l'on peut aimer et jouir de la beauté que l'on peut être capable de se révolter contre l'ignominie et contre l'injustice.

Le tableau que je viens de dresser nous montre donc que, si on veut aider les êtres humains par l'humanisme, il faut commencer par savoir ce qu'être humain signifie, et ce n'est pas une chose facile, c'est une chose complexe... et je n'ai pas terminé !

Je n'ai pas terminé, parce qu'au noyau de l'individu il y a ce que l'on peut appeler le sujet. Qu'est ce que le sujet ? Être sujet, c'est dire « je », mais quand vous dites « je », que faites-vous ? Quand je dis « je », je me mets au centre de mon monde. Dire « je » est donc

un acte égocentrique. Et si cet égocentrisme est évidemment vital (nous avons besoin de nous nourrir, de nous défendre, de nous protéger) il est évident que l'égocentrisme tend vers l'égoïsme, l'oubli total de l'autre, la fermeture sur soi. Cela est un logiciel qui est en nous, pour employer une métaphore informatique. Mais nous avons un deuxième logiciel qui lui est antagoniste et qui apparaît dès que le nouveau né vient au monde, car il a besoin du sourire, il a besoin du bercement, il a besoin de la tendresse, il a besoin d'amour, il a besoin d'aimer, et c'est le logiciel du « nous ». Ainsi, en nous développant, en prenant de l'âge, nous développons en nous aussi bien le « je », le « moi », avec les risques d'égoïsme, que la possibilité du « nous », familial, social, professionnel, national, proprement humain, valable pour tous les humains de cette planète. Pourtant nous pouvons constater qu'aujourd'hui, dans notre civilisation occidentale, où domine l'individualisme, où domine l'*Homo Economicus*, le « nous » est de façon évidente sous-développé et qu'un des grands problèmes d'une politique, qui se voudrait humaniste, c'est de savoir comment retrouver, régénérer de la solidarité et de la communauté à l'égard des autres.

Un dernier point pour montrer une autre complexité de la vie subjective: dans un sens le sujet est tout pour lui-même, mais dans le même temps il sait qu'il n'est rien. Il sait qu'il n'est qu'un moment, un petit moment dans l'histoire humaine, qu'il est promis à la mort. Et finalement nous vivons dans cette conscience complexe où à la fois nous sommes tout et nous ne sommes rien; et cette conscience, évidemment, ne peut être supportée qu'à partir du moment où le « nous » est en nous, et où nous sommes dans le « nous ».

Donc vous voyez que si on peut parler de l'humanisme, il faut connaître la réalité de l'humain, il faut savoir comment favoriser ce jeu de la passion et de la raison, où la passion n'engloutit pas la raison et où la raison n'engloutit pas la passion.

C'est pour cela que nous pouvons vivre sans éliminer nos mythes et nos croyances, mais sans pour autant nous en laisser posséder. Là encore, voila un phénomène anthropologique très important: l'humanité et les civilisations, comme vous le savez, ont créé des dieux, Mithra, Moloch, Osiris... Mais ce qui est extraordinaire, c'est que ces dieux, qui sont les émanations des collectivités humaines, que nos esprits produisent, finalement acquièrent une puissance extraordinaire, nous dominent, nous terrorisent, nous demandent de les supplier, nous demandent de les adorer, nous demandent de sacrifier nos vies pour eux. Et ce rapport dément en quelque sorte que nous avons, avec ces dieux que nous avons promus, que nous avons créé, montre à l'évidence que l'homme a créé dieu à son image beaucoup plus que dieu n'a créé l'homme à son image! Alors comment ne pas être possédé par ces mythes, par ces idéologies, par ces dieux, par ces forces qui viennent de nous? Là encore cela nécessite une pensée qui essaye de dialoguer: nous ne pouvons pas vivre sans mythe; peut-être beaucoup de peuples ne peuvent encore vivre sans dieux, mais enfin il faudrait qu'ils essayent de dialoguer avec leurs dieux plutôt que d'être dans un état d'obéissance absolue.

Dire tout cela, c'est dire que l'humain est problématique, que ce n'est pas quelque chose de simple que l'on peut manipuler et que l'on peut orienter comme on veut. J'ajouterai qu'il faut tenir compte d'une aspiration, qui a couru à travers les siècles de l'histoire et qui s'est manifestée d'abord à travers les religions, une aspiration à plus d'autonomie et à plus de communauté à la fois, c'est-à-dire d'épanouissement de l'autonomie dans la communauté. Cette aspiration peut-elle aboutir? Moi, j'ai vu cette belle aspiration à plus de communauté, plus de liberté dans les communes californiennes, ou encore en mai 68. Toutes les grandes révolutions sont nées de cette aspiration humaine, le printemps arabe en est né également... Cette aspiration naît et renaît sans cesse dans l'humanité et je pense que le véritable humanisme doit lui être fidèle et au minimum la respecter.

Alors vous croyez que l'on en a terminé avec l'anthropologie ? Eh bien non. Pourquoi ? Parce qu'il y a une nouvelle donnée anthropologique avec la mondialisation. Jadis, l'individu et la société, tout cela existait dans des sociétés séparées qui parfois ne se connaissaient pas, comme le monde amérindien avant la conquête, les situations africaines peu connues... Mais aujourd'hui, que s'est-il passé à partir de ce processus que j'ai appelé l'ère planétaire, qui a commencé avec la conquête des Amériques et les navigations autour du monde, et qui est devenue ce que l'on appelle aujourd'hui la mondialisation ? Il existe désormais une communauté de destin pour toute l'humanité ; pas seulement une inter-solidarité ; ce qui fait que lorsqu'une crise touche un pays elle va toucher les autres. J'utilise le mot communauté de destin parce que, aujourd'hui, tous les humains, où qu'ils soient, sont confrontés aux mêmes problèmes vitaux, qui sont des problèmes mortels. Lesquels ?

C'est la dégradation de la biosphère sous l'effet de notre développement techno-scientifico-économique et contre laquelle nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucun moyen efficace pour y remédier.

C'est la prolifération des armes atomiques : ceci peut vous sembler de plus en plus abstrait, mais de plus en plus de pays ont cette arme nucléaire, y compris des pays qui l'ont acquise sans l'autorisation des grandes puissances comme le Pakistan, comme l'Inde, comme Israël, la Corée du Nord. Et plus l'arme se miniaturise, plus elle se perfectionne, plus elle va se répandre et viendra un jour où des groupes non étatiques seront capables de la manipuler. La menace nucléaire est loin de disparaître dans un monde en proie à des conflits de plus en plus intenses.

Et, paradoxe extraordinaire, l'unification techno-économique, le fait que nous pouvons aujourd'hui avec notre fax, avec notre ordinateur, avec notre téléphone mobile, nous connecter immédiatement avec tous les points du globe, tout ceci, au lieu de créer une solidarité et une compréhension, a provoqué au contraire des mouvements de repli ethniques, religieux, nationaux. Pour quelle raison ? Parce que cette homogénéisation sur le modèle occidental a provoqué des résistances culturelles, et de différentes façons : cela a commencé avec des fermetures telles celle de l'Iran au moment de Khomeiny, puis après l'effondrement de l'URSS et le déchaînement de la mondialisation, on a vu l'URSS se disloquer, et même des guerres éclater comme entre l'Azerbaïdjan et l'Arménie ; on a vu la Yougoslavie, qui était une nation en voie d'achèvement, se disloquer, la Tchécoslovaquie aussi ; il y a des poussées séparatistes partout dans les pays d'Afrique... Le monde se disloque en même temps qu'il s'unifie, curieux paradoxe, mais qui est aussi une des données de la situation actuelle.

Voilà des périls qui menacent l'humanité, un autre étant ces deux pieuvres, ces deux monstres, qui s'entretiennent l'un l'autre : la pieuvre de la finance et de la spéculation financière qui règnent de plus en plus sur le monde et qui terrorisent les États et écrasent les peuples, comme on le voit pour la Grèce et pour l'Espagne, et cela nous arrivera aussi. La pieuvre des fanatismes ethniques, religieux, racistes. Nous voyons donc que ces deux pieuvres semblent s'entretenir l'une l'autre, et plus ce capitalisme financier ronge les sociétés, plus la volonté de s'en libérer s'exprime ; mais comme bien souvent on ne trouve pas la voie, on ne trouve pas le chemin pour en sortir, alors on se replie sur l'identité close, sur le racisme, sur la xénophobie.

Donc, avec cette communauté de destin, nous sommes emportés par un processus technoscientifique et économique, et je dirais aussi mental, qui nous conduit vers des catastrophes. Quand je dis mental, c'est que je suis persuadé que nous sommes dans une époque de somnambulisme. Parce que penser le monde, c'est penser la mondialisation, penser la complexité des facteurs en interaction, (économiques, religieux, sociaux, psychologiques...) Or, que nous offre la connaissance que nous fournit l'Université ? Des connaissances séparées :



l'économie d'un côté, la sociologie de l'autre, etc. Or l'Économie est la science qui domine aujourd'hui, qui même met la politique à la remorque. Pourtant, qu'est ce que l'Économie ? C'est très bien, très sophistiqué, avec des calculs formidables, mais malheureusement le calcul ne peut pas comprendre ce que c'est que l'être humain, qui est un être d'affectivité, de souffrance, de passion, d'amour, de sentiments, de haine... Donc l'humanité est invisible au calcul. Ah, le calcul est utile ! Mais il ne sert pas pour l'essentiel ! Un deuxième élément est que l'économie est une discipline close : or dans l'économie réelle n'interviennent pas seulement le calcul rationnel, mais aussi les passions humaines que l'économie ne peut voir, les paris et le jeu ; avec le jeu interviennent aussi les paniques, les paniques boursières. Ainsi nous sommes dans une période d'aveuglement de l'esprit, qui contribue à la situation dramatique de notre communauté de destins.

Face à tous ces problèmes, nous avons alors la nécessité de penser et de concevoir que l'humanité est à la fois une et diverse, alors que la vision strictement techno-économique ne voit qu'une unité abstraite.

Or la réalité humaine lie inséparablement unité et diversité. C'est vrai que nous sommes tous pareils, anatomiquement, physiologiquement, cérébralement, affectivement... Seulement il faut voir que cette unité permet une grande diversité anatomique, physiologique et psychologique : même deux jumeaux homozygotes vont être différents psychologiquement l'un de l'autre. Ainsi nous sommes à la fois tous semblables et tous différents les uns des autres. Mais ce n'est pas seulement cela : l'humanité a produit « la culture » ; c'est le langage, c'est l'apprentissage, c'est la musique, c'est la poésie, c'est la technique... Mais la culture, au singulier, cela n'existe pas, on la connaît à travers les cultures qui sont toutes différentes les unes des autres. Pour commencer, à travers la langue : nous savons depuis Jakobson que les langues humaines ont une même structure de base, une double articulation, mais les langues ont une diversité incroyable. De même il n'y a pas la musique, nous la connaissons par les musiques. Autrement dit nous devons donc être capables de penser à la fois l'unité et la diversité humaine. Nous ne devons pas oublier l'unité dans la diversité, nous ne devons pas oublier la diversité dans l'unité. Nous devons savoir que la diversité est le trésor de l'unité humaine. Nous devons savoir que l'unité est le trésor de la diversité humaine. Voici donc la conscience nécessaire aujourd'hui pour affronter cette époque planétaire que l'on appelle mondialisation et globalisation.

Il faut dire aussi qu'a surgi quelque chose de tout à fait étonnant et dont tout le monde parle, c'est Internet, et plus largement le numérique. D'abord on peut dire que le numérique contribue à cette unité humaine dans le sens où tout devient immédiat : il n'y a pas si longtemps par exemple, si un pape démissionnait, il fallait attendre 48 heures pour que la nouvelle arrive ici, alors qu'aujourd'hui, c'est immédiat. Auparavant quand un président était assassiné il fallait attendre, alors que là nous le voyons en direct à la télévision. Nous vivons l'immédiat, ce qui est bien cette unité humaine dans l'immédiateté. Mais en même temps cet immédiat nous fait perdre deux choses. Il nous fait perdre le passé : de plus en plus, notamment en France, on élimine l'histoire, et pas seulement l'histoire nationale, car on n'a jamais intégré l'histoire nationale dans une histoire beaucoup plus large qui est l'histoire de l'humanité. On élimine le passé et je dirais que, malheureusement le futur aussi s'est trouvé éliminé : parce que nous avons vécu dans la croyance d'un progrès quasi automatique qui serait une loi d'histoire et qui apporterait toujours du mieux, c'est-à-dire que demain serait mieux qu'aujourd'hui, (avec parfois des embardées comme quelques millions de morts lors d'une guerre mondiale, mais après, ça recommence avec trente glorieuses). Mais, des « glorieuses », on peut se rendre compte qu'il n'y en a pas eu tellement, et quant à savoir si elles étaient tellement glorieuses... ? Aujourd'hui, nous ne savons plus ce que sera demain, et demain c'est l'incertitude, demain c'est l'angoisse ; et alors, surtout quand le présent est angoissé et



malheureux et précaire, nous tentons de nous réfugier dans le passé, dans les croyances du passé, dans l'identité close, dans ce fanatisme ethnique religieux ou raciste dont j'ai parlé et qui est un des maux du siècle.

Donc nous avons ce problème terrifiant en même temps que nous avons ce progrès du numérique et d'Internet qui crée de plus en plus de connexions. Le problème, comme le souligne Dominique Wolton, spécialiste de la communication, c'est que plus on communique et moins on se comprend. Parce qu'une information qui n'est pas contextualisée, qui n'est pas insérée dans un ensemble qui lui donne sens, c'est du vide, ce n'est rien ; une information n'a de sens que si on la met dans son contexte. Or on ne nous enseigne jamais à mettre les choses dans leur contexte, puisque l'on nous fournit un enseignement morcelé.

De plus la compréhension d'autrui nécessite un acte d'empathie. Je dirais que : comprendre autrui c'est le comprendre à la fois dans sa ressemblance à nous et dans sa différence, c'est voir à quel point il est comme nous capable de chagrin, de tristesse, d'amour, de joie mais combien il est différent de nous dans ses rites, dans ses cultures, dans sa façon d'être. Respecter et reconnaître ces deux aspects, c'est vraiment comprendre autrui.

Dans ce domaine, je voudrais évoquer un fait paradoxal, un phénomène spécifique à notre époque où nous avons tellement besoin de comprendre, et où, souvent, grâce aux films, (les films sud-coréens, chinois, latinos...), nous avons l'impression de mieux comprendre ce monde. Mais le paradoxe du cinéma (comme du reste du théâtre, de la littérature) c'est que, comme spectateurs, nous sommes très compréhensifs : quand nous voyons « *Le Parrain* », nous savons que c'est un criminel, mais nous voyons tous ses aspects humains, nous voyons des pères et frères qui peuvent avoir des sentiments humains. Nous voyons donc au cinéma des criminels, mais avec qui nous sympathisons parce que nous voyons tous leurs côtés humains. Nous voyons des vagabonds, que nous méprisons dans la vie quotidienne et avec lesquels nous sympathisons fortement, au cinéma, comme Charlot. Et comment se fait-il que cette compréhension, si forte au cinéma, disparaisse dès que nous quittons la salle, et que nous revenions bien vite à l'idée qu'un criminel est un criminel ? C'est que nous cessons de comprendre la complexité humaine et que nous réduisons le criminel à son crime. Le philosophe Hegel l'explique, en disant : « Si nous appelons « criminel » quelqu'un qui a commis un crime dans sa vie, et que nous effaçons tous les autres aspects de sa vie, de son caractère, alors nous sommes dans l'abstraction, ». C'est cela l'abstraction, de ne voir qu'un aspect de la réalité, c'est ce que j'appelle la réduction. Et comment notre éducation ne nous enseigne-t-elle pas une compréhension plus large ? Dans nos programmes il y a Shakespeare, il y a Molière, il y a Dostoïevski, il y a Montaigne, il y a Voltaire, alors pourquoi ces œuvres ne donnent-elles pas leur véritable fécondité dans la compréhension humaine ? C'est que, tout en étant extrêmement évolués, nous restons barbares, et du reste Walter Benjamin avait très bien remarqué que « dans toute civilisation, il y a un fond de barbarie ».

Mais nous finissons par oublier le fond de barbarie : voyez la façon dont on traite, dans les poulaillers ces surpopulations de poules, et les porcs dans nos porcheries, voyez la façon dont nous traitons nos animaux domestiques, dont nous les tuons, (et qu'en plus nous trafiquons en vendant de la viande Hallal comme pas Hallal, en fabriquant des raviolis au cheval au lieu de bœuf...) Il ne faut pas oublier non plus que beaucoup de choses qui sont considérées comme de vrais progrès, (comme, en agriculture, la monoculture, les blés de la Beauce) ne sont pas vraiment des progrès. Prenez cette monoculture, qui détruit les sols, qui a besoin d'engrais de plus en plus forts, qui détruit toute vie, qui détruit les insectes, les vers, les oiseaux, et qui en plus a besoin de pesticides, qui produit des aliments homogénéisés insipides, pour ne pas dire parfois malsains, sur des sols de plus en plus appauvris : alors

que l'agro-écologie, elle est saine et naturelle. Mais nous vivons dans cette époque de néo-barbarie et on trouve naturel d'avoir des fruits, tomates, poissons d'élevage qui sont tous calibrés et tous égaux, alors que nous sommes tous différents les uns des autres.

Ainsi, je dirais que nous vivons dans une civilisation de l'immédiat, dans une dégradation de notre monde et dans une néo-barbarie et c'est pourquoi il faut aujourd'hui régénérer l'humanisme. Mais si on ignore tout cela, on sera incapable de régénérer l'humanisme, qui se résumera à des mots, des mots, des mots, (comme dans Hamlet : « *words, words, words* »).

Mais, pour comprendre cet humanisme qu'il faut régénérer je dois rappeler d'abord que ce mot a deux sens différents :

Le premier sens, que j'estime pervers, de ce mot humanisme, c'est celui qui remplace dieu par l'homme, qui fait de l'homme le sujet de l'univers, qui renvoie Dieu au chômage technologique (il est temps d'ailleurs), et qui nous dit que notre mission, (comme l'ont dit Descartes et Marx), c'est de dominer la nature, car nous sommes les maîtres du monde, et nous devons dominer le monde. C'est la mission du conquérant, c'est une mission orgueilleuse. Or cette mission conduit à des catastrophes, car plus nous voulons dominer comme notre objet le monde naturel, plus nous le dégradons et plus nous dégradons nos conditions de vie. En outre, les découvertes cosmologiques des vingt ou trente dernières années nous ont montré que non seulement la terre n'est qu'une petite planète d'un système solaire, mais que ce soleil n'est qu'un astre de banlieue d'une galaxie, elle-même périphérique d'un univers énorme : alors, qu'allons nous conquérir ?

Nous sommes perdus sur cette petite planète et, au contraire, le vrai humanisme n'est pas celui de l'orgueil et de la domination de la nature, c'est celui de la fragilité et de l'humilité. Nous sommes jetés dans cette vie et nous ne savons pas pourquoi, nous allons mourir et en même temps c'est naturel, selon la deuxième loi de la thermodynamique.

Alors entre-temps soyons frères, car nous sommes perdus. Je dirais que c'est le contraire de l'évangile qui dit : « soyons frères, et nous serons sauvés ». Pour moi, c'est parce que nous sommes perdus que nous devons fraterniser. Voilà ma conviction. Et le véritable humanisme est celui de la fragilité humaine et celui de la complexité humaine, et non pas celui de *l'Homo Faber* ou *Homo Sapiens* et tous les autres fragments de vérité dont on continue de se nourrir.

Et je terminerai en disant que la préservation de l'humanisme nécessite aussi un effort intellectuel. Malheureusement, je le répète, l'enseignement ne suit pas (même si les quelques idées que je défends commencent à se répandre dans certains pays, comme en Amérique Latine). Et je crois que si l'on ne fait pas une réforme de la connaissance, une connaissance que je dis complexe, qui relie et qui contextualise, au lieu de séparer et de morceler, on est perdu, on continuera d'être des somnambules. Je l'ai vécu, j'ai connu les années 1930-1940 où nous nous dirigeons vers la guerre sans en être conscients. Et j'ajoute en plus, comble de l'inconscience, qu'on avait fait construire une ligne Maginot pour protéger la partie où il y avait d'un côté le Rhin et de l'autre côté les Ardennes, mais qu'on avait oublié de faire construire la ligne Maginot là où il y avait la plaine ouverte, la grande plaine de Belgique, au motif que la Belgique était neutre ! Résultat, une fois de plus les armées allemandes ont déferlé par la grande plaine ! Et en plus elles ont eu la ruse de passer par les Ardennes sur une petite route de montagne : il aurait alors suffi que quelques avions de reconnaissance les repèrent pour les bombarder et les anéantir, une erreur totale de l'état-major, une erreur totale des politiques... et nous continuons sur de nouveaux aveuglements !

Donc il faut mener une réforme de la pensée, une réforme de la conscience, une réforme de la politique. On peut objecter qu'il y a trop à faire, que ce n'est pas possible, mais savez-vous, quand de grands changements se sont opérés, comment ont-ils commencés ? Eh bien, à chaque fois, ils ont commencé de manière modeste, pour ne pas dire invisible. C'est le message d'un petit prince hindou, le prince Shakyamuni que l'on va appeler plus tard le Bouddha, qui réfléchit sur la souffrance et sur la vie, et en quelques siècles une religion énorme se développe en Asie, le Bouddhisme. C'est le message de Jésus, qui a été persécuté et crucifié, et quelques siècles après, par le truchement de Paul, le christianisme est devenu une force historique. Quant à l'Islam, le prophète Mohamed a été chassé de La Mecque, il s'est réfugié à Médine, il était apparemment écrasé, et pourtant... Et je pourrais dire la même chose de la science moderne, qui a commencé modestement chez Descartes, Gassendi, Galilée et quelques autres, et qui, en quelques siècles, est devenue une force historique formidable. C'est la même chose avec le socialisme : au début il y a Fourier, Saint Simon, Proudhon, il y a Karl Marx surtout, et puis en quelques années ces inconnus, ces hurluberlus, que méprisaient d'ailleurs l'Université et les intellectuels, ont été les générateurs d'une force historique énorme, d'une double force en fait, la social démocratie et le communisme, pour le meilleur et pour le pire. Donc je crois qu'une nouvelle voie est possible, et même si on n'en voit pas les signes précis, on voit des signes nombreux d'une aspiration à une autre vie, un peu partout. Un peu partout, cette aspiration à sortir du désastre, à vivre dans un monde meilleur ; non pas le meilleur des mondes. Mais le renoncement au meilleur des mondes n'a jamais été le renoncement à un monde meilleur.

Et je pense enfin que le nouvel humanisme, l'humanisme régénéré, doit se vouloir planétaire, même s'il continue de puiser aux sources de l'ancien, Térence (« *Homo sum ; humani nihil a me alienum puto* » : « Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ») est une bonne source. L'humanisme a connu une perversion, une maladie, quand on a voulu le réserver aux Européens et aux Occidentaux, en disant que les colonisés étaient hyper infantiles, trop arriérés, pas encore humains et donc qu'on pouvait les traiter comme des chiens, (encore que les chiens soient souvent mieux traités que ne l'ont été les colonisés). C'est un combat à mener, c'est une conquête à réaliser, de faire que la potentialité universaliste de l'humanisme se répande, se concrétise, au lieu d'être réservée aux privilégiés qui disent : c'est nous qui sommes les véritables humains, et les autres sont des bêtes.

J'affirme qu'aujourd'hui l'humanisme doit être planétaire, c'est-à-dire valable pour tous les humains quels qu'ils soient et où qu'ils soient.

# Débat

*(L'abondance du public, ce soir supérieur à huit cents personnes réparties dans quatre salles en plus de l'auditorium de l'ESC, a rendu nécessaire, venant de ces salles, la communication de questions écrites lors du débat.)*

On avait promis à Monsieur Edgar Morin que la première question serait réservée à Rémy Pech, dont il a souhaité fortement la présence ce soir, et qui est à nos côtés, et c'est donc lui qui va ouvrir les débats.

**Rémy Pech :** Tout d'abord je veux dire mon admiration pour Edgar Morin et je crois que son exposé a montré sa pétulance, son appétit de vivre et de changer le monde, c'est magnifique (on regrette de ne pas pouvoir le présenter au conclave de Rome dans quelques semaines!). Il nous a inoculé une exigence de lucidité, de conscience et de cœur, et je crois que c'est ce qu'il faudra surtout retenir.

Je voudrais te demander, cher Edgar, (tu l'esquisses dans ta conclusion), s'il existe dans la société, (dans les sociétés, puisqu'il faut parler des sociétés), des supports aujourd'hui crédibles, des forces sur lesquelles pourra s'appuyer le renouveau que tu souhaites et que tu appelles de tes vœux et de ton verbe magnifique ?

**Edgar Morin :** Bien évidemment, c'est une question de fond. Question à laquelle, dans la vision marxiste, il y avait une réponse : oui, il y a une force capable de faire le monde nouveau, c'est le prolétariat industriel terriblement exploité et qui, vivant la pire exploitation, de ce que l'on appelait le tiers-monde, les peuples colonisés, parce qu'ils connaissent cette exploitation et portent en eux cette aspiration à un monde meilleur. Or, je crois que l'on ne peut plus penser ainsi, non seulement parce que les travailleurs de nos pays industriels sont divisés, morcelés, mais aussi parce que l'on a vu que partout ailleurs des grandes révolutions ont avorté et ont pu tourner en leur contraire. Alors je dirais, que je suis pour une force nouvelle constituée des hommes et des femmes de bonne volonté vivant en eux l'aspiration humaniste à un monde meilleur. Je vois que, partout, il y a des bonnes volontés qui se réveillent, localement on dépollue un lac, on fait des terres écologiques, on s'occupe des jeunes qui sont menacés de délinquance, il y a le mouvement des villes nouvelles qui a commencé en Angleterre, je vois partout des bonnes volontés qui réussissent localement à faire des choses salutaires. J'en ai deux bons exemples en Amérique du Sud : l'un à Rio de Janeiro, où il y avait une favela caractérisée par une délinquance juvénile et infantile très élevée, avec des conditions de malheur et de misère que vous pouvez deviner, et où mon ami Jaeiro, issu de la théologie de la libération, a pu réunir des fonds publics et des fonds privés pour créer une sorte de vaste maison pour les jeunes, où on leur enseigne non seulement l'alphabet, l'écriture, le sport, mais aussi le dessin, l'informatique, et toute une série d'activités artistiques et où l'on respecte ces jeunes. Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'en un an le taux de la délinquance a fortement diminué, et beaucoup de ces jeunes rêvent d'un avenir professionnel correct. (Et j'ai vu la même chose à Medellin, où c'est la municipalité qui a fait un effort du même ordre et qui a réussi à diminuer la délinquance). Autre exemple, le Conjunto Palmeiras à côté de Fortaleza au Brésil, où toute une population pauvre, au bord de la mer, se voyait repoussée par la promotion immobilière et renvoyée à l'intérieur des terres dans un endroit absolument insalubre qui commençait à se couvrir de bicoques bidonville : là aussi est arrivé un homme qui a convaincu de construire en dur, et ensuite qui a créé une banque de

microfinance solidaire, (comme celles nées en Inde et qui se répandent), et cet ex-bidonville est devenu aujourd'hui une agglomération de 20000 habitants (avec sa monnaie locale, qui permet de faire des transactions en plus de la monnaie nationale) et c'est un ensemble qui vit, où il y a une autre vie. Donc il y a beaucoup d'initiatives locales, qui ne se connaissent pas les unes et les autres, et dans mon livre « La Voie » j'ai voulu donner des exemples d'initiatives dans tous les domaines, y compris la justice, montrant que partout il y a des bonnes volontés en mouvement qu'il s'agirait de relier pour que s'ouvre la Voie nouvelle.

J'espère aussi beaucoup en la jeunesse : c'est à l'âge de l'adolescence, entre le cocon de l'enfance et l'intégration pour ne pas dire la domestication dans le monde adulte, que se créent les aspirations à une autre vie que celle qu'ils voient chez les adultes, à plus d'épanouissement personnel, plus de communauté. Quand j'étais en Californie en 69, j'ai vu fleurir des communes qui étaient fondées sur ce principe, mais qui évidemment n'ont pas duré, parce qu'il y a eu des malentendus, parce que l'environnement n'était pas le bon... , mais ces aspirations, ces mouvements, renaissent toujours. La question est de savoir comment ces forces qui sont dispersées, qui sont locales, pourront un jour confluer. C'est pourquoi, même si j'ai été impressionné par le printemps tunisien, sur le moment même, malgré mon enthousiasme, je me disais : ce mouvement va se disperser, ce mouvement va être récupéré, ce mouvement va être détourné. Pourquoi? Parce qu'il n'y a pas une pensée commune qui l'habite, qui dise : voici la direction nouvelle où il faut aller. C'est la même chose chez les Indignados espagnols, ou encore à Wall Street où il y a un mouvement formidable avec cette aspiration. Et cette pensée ce n'est pas seulement aux jeunes qu'elle manque, elle manque partout, elle manque en France aussi pour ne pas dire surtout.

C'est cette pensée que j'ai essayé de formuler dans « La Voie » : je ne prétends pas être un prophète, mais je montre qu'un autre chemin est possible dans tous les domaines, la justice, la famille, la consommation, etc. Donc il y a des forces virtuelles, des forces réelles, et je ne peux pas les limiter à une classe ou à une catégorie sociale, ce sont les bonnes volontés. J'ai voulu faire une recherche sur les militants, et je me suis dit : comment se fait-il qu'il y ait une partie de la population (5 % ou 10 %, on ne sait pas), qui est animée par une pulsion pour rendre service aux autres, plus que les autres, (et fort heureusement il y a toujours eu dans la société cette minorité qui est prête à se donner, à se dévouer)? Comme en Égypte (il y a eu un très beau film documentaire qui le montre), où on a vu comment, progressivement, les jeunes donnent conscience à des adultes qui n'y croyaient pas, des boutiquiers, des femmes, et comment tous ces gens-là vont aller place Tahrir, avec la contagion qui a joué. Et quand je pense à ce printemps tunisien, sa régression est d'ailleurs très intéressante à comprendre. Ce qui s'est passé, c'est que la conquête a été en même temps une défaite. Dans le cas de la Tunisie, la conquête, c'était des élections démocratiques, et c'est devenu une défaite, non seulement parce que les représentants des partis laïques, de gauche, ont été persécutés depuis longtemps, (cela était vrai aussi pour les partis islamiques), mais aussi parce qu'au cœur de la population ces partis qui existent, (c'est vrai en Tunisie, c'est vrai en Égypte, mais aussi au Maroc, où les partis politiques de gauche y compris communistes ont été reconnus à la fin du règne de Hassan II), ces partis sont restés en sommeil, ils se sont plus ou moins corrompus, ils ont perdu toute pensée, tout contact avec le peuple. Que se passe-t-il alors? Ce sont les islamistes qui ont occupé le terrain, eux qui en plus reçoivent à l'heure actuelle de l'argent d'Arabie saoudite ou autre, eux qui s'occupent des gens dans le besoin, des gens dans le malheur, des vieilles qui ont besoin de médicaments etc. Vous savez, par exemple, que dans l'Europe sociale démocrate au début du XX<sup>e</sup> siècle, c'étaient les partis sociaux-démocrates qui créaient des crèches, des sociétés d'entraide... L'entraide était faite par des laïques, par des socialistes, mais tout cela, c'est balayé, c'est fini. Et malheureusement, dans ces pays maghrébins, ceux qui sont concrètement auprès des gens

qui souffrent, auprès du peuple, ce sont ces islamistes, et quand vous avez des élections, le résultat est ce que l'on constate. Donc il y a un nouveau chemin à faire, la victoire a été une défaite, ce qui arrive souvent.

Mais pour revenir à la question, il faut s'appuyer sur les bonnes volontés, qui jusqu'à présent sont insuffisantes parce qu'elles ne sont pas assez nombreuses, qu'elles ne sont pas reliées les unes aux autres, et qu'elles ne disposent pas encore de la conscience et de la pensée qu'une autre voie est possible.

*(Plusieurs questions ont été posées successivement, et Edgar Morin y a répondu de façon synthétique).*

**Un participant** - Une question assez pénible sur l'humanisme, avec ce problème récurrent en France, et qui s'est passé récemment à Toulouse, dans ma rue, la chasse aux Roms ! Et moi je ne sais même pas comment expliquer que c'est une bêtise. Pouvez-vous me donner la lumière, comment y répondre. Depuis 15 jours on voit des panneaux dans la rue : « Cohen, tu trahis le patrimoine, tu nous dégages de chez nous » ainsi de suite. Car la mairie doit faire un camp de voyage à 3 km du chemin de Gabardie. Moi-même je ne suis pas pour la mendicité, je crains l'éventuel risque de cambriolage. Mais le fait que la population du chemin de Gabardie organise la chasse aux Roms à Toulouse en 2013 me choque, et je ne sais pas comment répondre et sur l'humanisme comment expliquer leur schéma.

**Un participant** - Je suis un peu d'inspiration magrébine, et j'étais aux États-Unis quand Busch est parti en guerre, alors je me rappelle que c'était un moment un petit peu difficile pour moi. Mais j'avais cette utopie et j'étais encore jeune et je me suis dit finalement : l'homme est guerrier et c'est comme cela et c'est une fatalité qu'il faut accepter. Je me suis dit que les gens qui ont vécu une guerre mondiale ont vécu exactement la même chose. Après j'observe que parfois l'homme s'exalte, le Christ, Siddhârta, le printemps arabe, de temps en temps il se régénère. Voici ma question : doit-on combattre et s'indigner devant cet homme raisonnable déraisonnable qu'est *Economicus Numericus*, ou juste accepter sa complexité cyclique entre face ténébreuse et face lumineuse, peut-être à l'image de sa biologie, car l'homme est aussi biologique, tantôt arc-en-ciel et tantôt tremblement de terre ?

**Un participant** - Que pensez-vous de ce que l'on appelle revenu de base ou revenu de vie ? Pour moi, c'est une idée formidable pour l'humanité entière : on constate qu'il y a suffisamment de richesse dans ce monde pour qu'il y ait une égale répartition sur terre pour que chacun puisse avoir un revenu décent, digne. Mais pensez-vous possible de permettre à chaque personne d'avoir un revenu sans être obligé de travailler, sachant que, lorsque l'on pose la question, 90 % des gens disent qu'ils continueraient à travailler, mais aimeraient avoir ce matelas, cette garantie que l'on n'est pas obligé de sacrifier, de perdre sa vie en voulant la gagner ?

**Un participant** - Vous nous avez beaucoup alertés sur les problèmes notamment écologiques, qui sont urgents et vitaux pour la planète, donc des enjeux de civilisation et des enjeux humanistes ; vous avez analysé les problèmes qui sont actuels et d'autres penseurs avec vous ; vous nous avez aussi parlé dans vos écrits de ce qui pouvait bloquer les changements au niveau politique, une pensée de court terme et une pensée fragmentée ; vous nous avez alertés sur ce qu'il faudrait faire pour plus de complexité, pour plus de solidarité, pour permettre à l'humain d'être dans la qualité, on sait quand même beaucoup de choses... et pourtant vous dites qu'il manque une pensée. Est-ce que vous pourriez développer ?

**Un participant** - Vous avez parlé de révolution et vous avez dit qu'il existe des mouvements, des élans de générosité dans la société dont le problème est qu'ils sont mal structurés et mal reliés. Pourtant, si on regarde l'histoire, il y a déjà eu des mouvements de générosité, par exemple la création de l'église chrétienne, ou des révolutions, par exemple la révolution française, avec la création des droits de l'homme. Et ce que l'on peut constater, c'est que ces mouvements, dès lors qu'ils sont structurés ou organisés, ont toujours eu des conséquences négatives et ont dévié de leurs objectifs originaux. Alors est-ce possible d'avoir des élans de générosité dans la société qui se généralisent à l'ensemble de la société et à l'ensemble du monde ?

**Edgar Morin** - La question des Roms ? C'est une question très importante, et je dois dire que j'ai été particulièrement indigné quand un ancien Président de la République a dénoncé, stigmatisé cette population qui, elle, est persécutée depuis des siècles. Dans d'autres pays, on a voulu sédentariser des Roms et les résultats n'ont pas été très bons. Donc il y a là un problème de fond qui concerne notre société, nos concitoyens : en France il y a eu, pendant longtemps, un très vaste et très profond antijudaïsme ou antisémitisme (lequel s'est beaucoup amoindri notamment à la suite d'Auschwitz, et des horribles persécutions nazies), il y a aujourd'hui un sentiment anti-arabe ou anti-islamique qui progresse, et il y a toujours ce sentiment anti-Rom. Il faut donc encourager la prise de conscience d'une part importante de la population et je pense qu'il y a eu un vrai dérapage intellectuel lorsque le dit Président (qui ne l'est plus) a dénoncé ce peuple martyr (qui avait été promis à la destruction totale par le régime nazi dans ces camps d'extermination.) Alors il s'agit de propager, de diffuser une attitude humaniste particulièrement à l'égard des Roms, et ne pas les considérer comme des cas singuliers, ne pas les enfermer dans une vision péjorative qui est le substrat de toutes les formes de racisme et de xénophobie qui sévissent de plus en plus, et contre lesquelles on doit lutter.

Concernant l'être humain, la question de l'agressivité humaine a été posée, et il faut savoir distinguer la part naturelle et biologique de cette agressivité et sa part culturelle et sociale. Pendant longtemps, la tradition anthropologique a été centrée sur le fait que l'homínisation s'était faite à travers la chasse : l'homme, c'est le chasseur, celui qui a tué, et cette habitude de chasse s'est perpétuée dans nos sociétés. Or il faut savoir que, dans les sociétés archaïques, la chasse a un caractère ambivalent, car en même temps on peut rendre une sorte de culte aux animaux que l'on tue. Mais c'est vrai qu'il y a des potentialités agressives dans tout être humain, notamment masculin, avec la testostérone ou hormone masculine qui peut libérer l'agressivité. Cependant nous nous rendons compte que cette agressivité se manifeste surtout dans des conditions sociales particulières, elle se manifeste chez le maître qui a tout pouvoir par rapport à celui qui subit sa loi et qui devient son esclave. Elle est aussi le fait de celui qui va se révolter et qui va tuer et massacrer l'ensemble de ceux qui ne pensent pas comme lui. Autrement dit, on ne peut pas attribuer uniquement à l'instinct naturel belliqueux de l'homme les phénomènes belliqueux. D'ailleurs, dans certaines sociétés archaïques les guerres sont très ritualisées : par exemple il y a des guerres qui s'arrêtent au moment où il y a un mort dans un des deux camps, pour laisser la population du mort faire l'incinération du mort. Il n'y a aucun rapport avec les guerres violentes modernes, et dans les sociétés archaïques il y a très peu de violence à l'intérieur d'une communauté, parce que ses membres sont tous convaincus qu'ils sont frères, qu'ils ont le même ancêtre, et il y a un sentiment de communauté très fort. Quand se dégrade le sentiment de communauté, quand l'on sent que l'on ne fait pas partie d'une communauté, mais que l'on est rejeté, c'est alors que vient l'agressivité, que vient la violence. Donc, ce problème, il faut le voir sous ses aspects culturels et sociaux beaucoup plus que sous ses aspects biologiques, encore que notre potentialité soit incontestablement biologique.



Enfin (je ne sais pas si je réponds aux questions), le vrai problème aujourd'hui, c'est que l'on ne peut pas faire un programme, on ne peut pas faire le dessin d'une société idéale: je pense que cette société doit naître elle-même d'un processus de métamorphose. Donc il faut ouvrir la voie qui conduit à cette métamorphose, à cette transformation de l'humanité, qui vit aujourd'hui de manière séparée en nations, non pas en une société universelle qui va supprimer les nations et les patries, mais en une société qui va les intégrer. Donc pour moi l'idée importante c'est la voie nouvelle.

Alors que peut-on faire? C'est une idée naïve de croire qu'il y a une solution immédiate à tous les problèmes, car il y a des problèmes qui doivent mûrir: historiquement, le christianisme a eu quatre siècles de mûrissement! Mais cela dit, on ne peut pas attendre, même si on ne peut pas également avoir une baguette magique. Alors, que faire? En ce qui me concerne, je prêche, et j'ai souvent l'impression que je prêche dans le désert: « *Clamavi in deserto* ». Mais cela ne me décourage pas, parce que je sais qu'à un moment donné, qu'on prêche pour la science, on pour le socialisme, ou pour tout autre sujet, on est comme des arbres, on produit des graines, et le vent transporte tout cela. Si ces graines tombent sur un sol qui n'est pas fertile, tant pis, ça ne poussera pas. Mais si elles tombent sur un sol fertile, elles vont germer, prospérer se multiplier. Par exemple (excusez-moi d'être immodeste), mes idées pour la réforme de l'éducation se répandent, en France elles n'ont pas soulevé beaucoup d'intérêt, mais dans des pays comme le Brésil, comme la Colombie ou le Pérou, je vois ces idées être acceptées et même intégrées. Donc il ne faut pas se laisser décourager, il faut continuer à prêcher, et comme le coq Chantecler qui croyait que le jour allait se lever parce qu'il chantait, il faut faire comme lui, continuer de chanter en espérant qu'un jour arrivera.

Sur le revenu de vie, je pense que cette idée qui a été lancée est très importante, mais elle dépend des modalités, parce qu'il y a plusieurs modèles: par exemple, doit-on donner des revenus à chacun, quelque soit son état de fortune? Je pense que ce revenu de vie, les conditions économiques le permettent: certes ce n'est pas une chose faisable immédiatement par décret, mais c'est une chose qui peut mûrir dans nos idées politiques, et j'ai beaucoup d'amis justement qui sont les promoteurs de cette idée, et je serais tout à fait d'accord pour chercher dans ce sens-là.

*(Une série de questions transmises par écrit, venues des quatre autres salles)*

- L'humanisme est-il pour vous une utopie?
- Comment rompre l'idéologie de la transcendance qui imprègne nos sociétés?
- Le refus de la transcendance est-il absolu chez vous, Edgar Morin?
- Quid de l'*Homo Adictus* (dont vous n'avez pas parlé)?
- Un autre mot qui a été inventé, l'« ego altruisme », est-il un des sentiers nouveaux de l'humanité ou de l'humanisme?
- Et, à propos du « je » et du « nous », comment développer le « nous » sans qu'il se construise par opposition à un tiers, ou aux autres?

**Edgar Morin:** Je réponds en commençant par la question du « je » et du « nous ». Le grand problème, c'est que le « nous » national s'est développé à partir de la guerre contre l'ennemi, c'est même à travers les guerres que s'est développé le sentiment d'une communauté, d'une patrie. Et le mot « patrie » est très intéressant pour le « nous » parce que c'est un mot masculin et féminin à la fois, ça commence par pater et ça finit en féminin, la mère patrie. La paternité c'est l'autorité juste, et la maternité c'est l'amour. Et c'est cela qui permet de fra-

terniser les enfants de la patrie. La Révolution française a inscrit l'universalisme dans l'identité française, et l'idée de faire partie de la grande nation républicaine, était aussi ouverte sur les autres. Vous savez que Jaurès disait « *Un peu d'internationalisme éloigne de la patrie; beaucoup d'internationalisme y ramène. Un peu de patriotisme éloigne de l'Internationale; beaucoup de patriotisme y ramène* ». Mais surtout je veux dire que nous sommes aujourd'hui dans une époque planétaire. J'ai écrit le livre « *Terre Patrie* » pour dire que nous sommes des enfants de la terre, la terre doit devenir notre patrie sans annuler notre autre patrie, la France en l'occurrence. Et je pense que c'est cela le « nous » : il y a des « nous » concentriques, cela n'empêche pas d'aimer sa famille, cela n'empêche pas d'aimer la ville où l'on est né, cela n'empêche pas d'aimer sa patrie. Mais il y a maintenant cette patrie qui est profonde et qui est globale, nous sommes les enfants de la terre, et cela c'est le nouveau « nous » où nous devons nous insérer.

Alors quid de l'*Homo Adictus*? De l'addiction? Les mots sont très importants, quand on parle de drogues : nous décidons que le cannabis ou la coke sont des drogues, et que l'alcool ou le tabac n'en sont pas ! Alors que les problèmes sont communs : une partie de la population subit l'addiction, c'est-à-dire en est prisonnière. L'alcoolique a besoin de son petit verre de blanc le matin ou son verre de rhum dans le café, et toute la journée. L'addiction c'est de ne pas pouvoir se passer de quelque chose, car on peut boire du vin, on peut fumer un peu d'herbe sans être un drogué. Et le vrai problème c'est qu'il y a des facteurs génétiques, culturels, psychologiques qui font l'addiction. Et donc qu'il faut lutter contre l'addiction et pas contre la drogue. Mon idée, qui est évidente, c'est que la seule façon de casser les mafias de la drogue, c'est de rendre légale la cocaïne et autres, car alors ils n'auront plus de pouvoir. Vous savez qu'aux États-Unis, quand il y a eu la prohibition, c'est grâce à cela que les mafias se sont développées, et quand il y a eu la déprohibition elles étaient déjà trop fortes pour disparaître et elles se sont tournées vers la prostitution et les jeux. Il faut déprohiber les drogues mais s'occuper des problèmes d'addiction pour lesquels nous n'avons pas encore de véritable conception. L'addiction n'est pas uniquement liée à ce que nous appelons drogue, il y a aussi une addiction consommationniste, l'addiction aux supermarchés, une addiction automobilistique, (j'adorais conduire dans Paris, mais dès que j'ai compris vers 1980 qu'il y avait trop d'embouteillages, j'ai laissé tomber et j'ai pris les transports publics, mais les addicts continuent), il y a l'addiction des téléphones portables... Nous sommes dans une situation qui crée des addictions multiples et nous devons nous en libérer.

Ensuite, « le refus de la transcendance est-il absolu pour moi ? ». En réalité, je ne refuse pas la transcendance, je ne la vois pas. Deux mots sur immanence et transcendance. La transcendance, c'est surtout lié à l'idée religieuse d'un Dieu souverain, d'une vérité souveraine, qui vient d'au-dessus de l'humanité, d'au-dessus de la vie, mais quant à moi, c'est vrai que je suis plutôt Spinoziste. Je rejoins ce que disait Spinoza dans sa formule célèbre « *Deus sive Natura* » (Dieu ou la Nature, ou mieux : Dieu, c'est-à-dire la Nature). Je crois qu'il y a une force créatrice dans la nature, dans l'univers, mais je n'appelle pas ça Dieu. Le problème de la transcendance est : y a-t-il des vérités absolues qui s'imposent à notre monde ? Pour moi, nous sommes environnés de mystère et, plutôt que de parler de transcendance, il faut parler du mystère du monde, du mystère de la vie. Et je reste profondément immanent, je pense que la créativité dans le monde est en nous, qu'il n'y a pas un dieu architecte et producteur.

L'humanisme est-il une utopie ? Non, mais d'abord, ce qui est intéressant est de donner un sens au mot utopie. Il y a deux types d'utopies. D'abord l'utopie d'un monde harmonieux, parfait, où il n'y aurait plus de tragédie, plus de jalousie conjugale, (oui ce sont des tragédies)... et que l'on veut donc instaurer tout de suite. Mais l'utopie d'un monde parfait est quelque chose, non seulement d'impossible, mais de très mauvais. Quand j'allais en Union

Soviétique, à l'époque où commençait l'ère de Gorbatchev, j'avais un ami russe qui me disait « *Chez nous nous avons réalisé à la perfection l'utopie du communisme de caserne* », c'est-à-dire que vouloir imposer une pseudo perfection conduit à des vices épouvantables. Par contre il existe une bonne utopie, l'espoir d'un monde meilleur parce que l'on pense qu'il y a des choses qui deviendront possibles, bien qu'elles soient actuellement impossibles. Par exemple, actuellement, qu'il y ait la paix partout sur la terre, cela semble impossible, utopique, même si tout le monde le voudrait bien. De même, au XI<sup>e</sup>, XII<sup>e</sup> ou XIII<sup>e</sup> siècles il semblait absolument utopique d'imaginer une nation sans guerres féodales à l'intérieur. Et pourtant la nation s'est créée et les guerres féodales ont cessé. Donc pour moi il y a de bonnes utopies, mais qui ne sont pas encore possibles ! Si je fais une critique de l'utopie, je fais aussi une critique du réalisme. Il y a également deux réalismes, et le mauvais réalisme, c'est de croire que ce qui existe aujourd'hui va durer éternellement, c'est ne pas voir que notre réalité est travaillée sans arrêt par des forces souterraines ou invisibles, la fameuse « vieille taupe » dont parlait Hegel : on croit que le sol de la société est stable, mais il y a une vieille taupe qui creuse des galeries et soudain tout s'effondre. Cela arrive souvent dans l'histoire, et les pseudo-réalistes qui pensaient que rien ne devait changer ont été balayés. Mon maître Bernard Groethuysen disait « être réaliste, quelle utopie ! », il parlait de ce réalisme-là. Donc il faut être complexe là aussi, il faut savoir qu'il y a deux réalismes, deux utopies, et que le bon réaliste intègre la bonne utopie. Et c'est pour cela que j'ai été très content quand le parti démocratique italien (héritier du parti communiste italien) a inscrit sur ses cartes d'adhérents : « *Le renoncement au meilleur des mondes n'est pas le renoncement à un monde meilleur* ».

Un sentier vers l'humanisme ? J'ai dit que nous avons deux logiciens antagonistes en nous, l'un qui nous pousse vers les autres et l'autre qui nous renferme vers nous, et c'est une lutte permanente. Il y a ceux qui sont plutôt égocentriques et ceux qui sont plutôt altruistes. Ce qui est intéressant c'est que, par le « nous », nous sommes capables de sacrifier notre vie, comme beaucoup d'entre nous l'ont fait pendant la résistance ; et on peut encore sacrifier sa vie pour défendre sa famille, les siens, ses enfants. L'égoïsme n'est donc pas toujours triomphant, mais on ne peut pas l'éliminer car c'est une chose vitale ; cependant il doit être contrebalancé par la communauté (pas le communautarisme dans le sens où on en parle aujourd'hui), par le sentiment d'être dans une communauté, et je dirais aujourd'hui d'appartenir à la communauté humaine planétaire.

**Autre question écrite :** Les femmes n'ont-elles pas une place spécifique dans la reconquête de l'humanisme ?

**Edgar Morin** - C'est certain, parce que là aussi, dans la plupart des civilisations qui ont été étudiées, le rôle de la femme a été diminué. Et surtout dans mes civilisations préférées, les civilisations méditerranéennes, malheureusement cette chose pesait et pèse encore. Alors que le mouvement d'émancipation s'est beaucoup plus développé dans les pays anglo-saxons et nordiques. Il y a eu une première étape du mouvement de la reconnaissance des femmes que l'on peut appeler le « Beauvoirisme », qui affirmait « nous sommes les égales des hommes » mais le Beauvoirisme ignore la singularité, la spécificité des femmes. Ce n'est que lorsqu'il y a eu le mouvement de libération des femmes après 68 que ce mouvement a dit : « nous sommes différentes des hommes, mais nous devons avoir les mêmes droits ». Et je crois que, si ce mouvement a eu aussi des excès, il est dans la voie juste. D'ailleurs il y a des mesures comme des mesures de parité qui sont très utiles. Ce qui se passe aujourd'hui c'est que nous avons un processus, où les femmes acquièrent des compétences réservées anciennement aux hommes, notamment dans les métiers traditionnels, et que les hommes de leur côté ont des pratiques qui étaient réservées aux femmes, comme donner le biberon aux bébés,

le transporter dans un landau, faire la cuisine. C'est aussi une chose qui m'avait beaucoup surpris, (ce qui prouve que je vivais avec une sorte de machisme en moi), invité chez des amis à New York, (c'était dans les années 1950), de voir mon ami Stanley, qui avait un petit tablier, qui faisait la cuisine et après faisait la vaisselle. J'avais trouvé ça curieux, et puis je me suis dit, c'est ça aussi l'émancipation, il faut que l'homme accepte des tâches féminines et que la femme accède à des postes réservés aux hommes. C'est vrai que la relation homme femme est très curieuse, parce que nous sommes les mêmes et que nous sommes tout à fait différents, et il y a quelque chose qui fait que, même en période de domination masculine, un homme amoureux peut devenir l'esclave d'une femme. Mais il est évident que l'égalité doit être une chose acquise.

*(Nouvelle série de questions posées successivement, et auxquelles Edgar Morin a répondu de façon synthétique).*

**Un participant** - Vous décrivez une crise qui est inédite par son ampleur, par sa nature, par sa gravité, et vous semblez dire que c'est une civilisation qui n'arrive pas à naître, qui en est un peu la cause et vous décrivez deux pensées mystiques qui sont reliées à cette discipline. Estimez-vous que la pensée non utilitariste, ou anti-utilitariste, est la (seule) façon de répondre à cette crise systémique ?

**Un participant** - Vous avez parlé des communautés, on sait très bien aussi quelle est leur difficulté pour s'organiser. Je me demande si Internet, avec ses réseaux sociaux, peut être une force pour s'auto-organiser, pour aller dans le sens que vous souhaitez ?

**Un participant** - Je rapprocherai cette question de celle-ci : Que pensez-vous de la fusion possible entre le cyberspace et l'espace humaine ?

**Un participant** - Vous avez parlé de la capacité d'émerveillement qui peut donner lieu à la capacité de se révolter. Est-ce que vous pourriez nous dire, à propos de cette capacité, si vous pensez qu'elle est transmissible, notamment par l'éducation. Pouvons-nous l'inoculer aux élèves et aux enfants ?

**Edgar Morin** - Pour Internet et le numérique, je pense qu'il y a des aspects extrêmement positifs et pas seulement sur le plan technique. Je sais que personnellement je travaille bien mieux avec les traitements de texte sur l'ordinateur qu'avec un papier et un crayon, je peux mieux corriger. Et je sais que les e-mails, les téléphones portables, me permettent de communiquer avec les gens que j'aime dans les autres continents : d'ailleurs je connais une étudiante brésilienne qui fait une thèse qui s'appellera « amour.com ». Donc il y a beaucoup d'aspects positifs. D'autre part la liberté via Internet permet de faire connaître des choses qui seraient censurées, et il suffit même d'un mathématicien génial pour décoder des codes secrets qui peuvent se trouver au cœur des États, (c'est l'histoire d'Assange). Par contre, ce système permet aujourd'hui aux États de contrôler les moindres faits et mouvements des individus. Tout ce système qui a augmenté les capacités de liberté et les possibilités de communication et de compréhension, a aussi augmenté les possibilités d'oppression, de contrôle et de dictature. Il est certain que si Staline et Hitler avaient eu ces moyens-là, cela leur aurait été très utile. Il y a aussi la possibilité d'inhiber le système, comme en Chine actuellement, mais cela dit, je suis très sensible aux aspects positifs d'Internet, et sans aller à l'euphorie totale, je pense que c'est très bien, et même que l'accès à des connaissances, c'est très bon. Là-dessus, du point de vue de l'éducation je ne pense pas que Google doive remplacer le professeur, je pense que l'on a toujours besoin d'une présence physique concrète qui nous donne l'élan. Mais par contre Google peut être un accessoire très intéressant.

Sur la fusion possible du cyberspace et de l'espèce humaine, on y est déjà. Nous sommes déjà dotés de plusieurs sortes de prothèse qui font partie de nous (bien que l'on puisse les déposer), par exemple le téléphone mobile, l'ordinateur ce sont des sortes de prothèse, et il y a ce que peut faire la chirurgie, comme le cœur artificiel..., tout cela nous montre que l'on va vers une époque très curieuse, qui posera d'énormes problèmes.

Et pour finir, quel lien possible entre l'émerveillement et la révolte. Les deux sont-ils compatibles? Je l'ai dit : Tout d'abord je pense que tout être humain, tout enfant déjà, avec sa curiosité et ses besoins, possède une capacité d'émerveillement. La question c'est que l'on peut favoriser cette capacité d'émerveillement. Je suis quelqu'un de tout à fait autodidacte pour la musique, quand j'étais enfant, j'aimais les chansonnettes, j'aimais la musique populaire, mais j'ai eu brusquement une révélation en écoutant pour la première fois la Symphonie Pastorale de Beethoven, un émerveillement m'a saisi. C'est pourquoi je crois beaucoup que les grandes œuvres d'art, non seulement nous émerveillent mais nous aident à nous émerveiller. C'est une capacité naturelle, qu'il ne faut pas atrophier. Par exemple Soljenitsyne, dans son livre « *La Roue rouge* », raconte que Lénine, émigré en Suisse, a fait un jour avec ses amis l'ascension du Cervin et qu'arrivé en haut, face à un paysage sublime, alors qu'on s'attendait à ce qu'il exprime son admiration, a simplement dit « *Ah ! Ces sociaux-démocrates !* ». Donc on voit très bien qu'à ce moment-là, l'idéologie ou le fanatisme l'empêche de jouir de la nature, et nous devons faire attention à tout ce qui nous empêche de jouir des beautés naturelles. Par exemple, lorsque j'étais gamin, j'adorais à Paris les passages, ces passages un peu fermés, mais j'ai vu après que les Surréalistes adoraient cela aussi, et j'ai compris que la poésie nous aide à nous émerveiller. D'ailleurs je pense que la poésie nous aide à acquérir une capacité de jouir de la beauté des choses, d'un vol de papillon, d'un beau visage, je pense que c'est une qualité que l'on peut aider. Cela peut provenir de l'éducateur, des parents, cela peut être l'ami, mais nous avons besoin que l'on nous aide à développer cette qualité humaine. Je crois que cette capacité d'émerveillement devant les beautés de la vie est ce qui nous aide à supporter les horreurs de la vie et qui nous aide à combattre des injustices.

### Trois questions écrites

- Comment faire pour que la conscience de la complexité humaine, non seulement ne nous empêche pas d'agir, mais nous incite à agir? Parce que la complexité est quelque chose qui peut nous paralyser.

- Vous avez donné cet exemple : Pourquoi une différence de comportement dans un cinéma ou dans la société. Pourquoi sommes nous aveugles au réel et sommes nous fascinés par le virtuel?

- Pourquoi les politiques, au sens large, ne raisonnent-ils pas comme nous?

**Edgar Morin :** Je répondrai d'abord à la dernière question. Les politiques tendent à être de plus en plus enfermés dans leur monde, dans leurs appareils politiques, et quand ils ont le pouvoir ils s'enferment dans le monde des experts qui les entourent, et des flatteurs qui n'osent pas les contredire. C'est dans « *Les Mille et une Nuits* » que l'on voit le Calife Haroun al-Rachid se déguiser et se mêler à la population pour savoir ce que pensent les gens, mais jusqu'à présent aucun Président n'a décidé de se mettre en Jeans et de se balader en ville pour voir un peu comment ça se passe.

Concernant le cinéma, ce qui se passe, c'est que des processus que l'on peut appeler de projection et d'identification se produisent chez les spectateurs, notamment avec les personnages du film, et avec le personnage principal en particulier. Et cette identification fait qu'à

ce moment-là, ils vont ne pas voir seulement l'aspect criminel, délinquant ou autre, (comme c'est le cas dans « *Quai des brumes* » par exemple, où c'est un déserteur qui est le héros). Donc c'est cela qui fait que nous sommes plus compréhensifs, plus humains, dans la salle de cinéma, parce qu'il y a ce processus psychologique qui permet une compréhension plus vaste des personnages (et non pas, contrairement à l'idée répandue, parce que nous sommes dans un état de somnolence et d'abrutissement et que nous subissons le film, et que cet état semi-hypnotique favorise cette compréhension humaine).

Et maintenant, comment faire pour que cette conscience de la complexité humaine, non seulement ne nous empêche pas d'agir, mais nous incite à agir. Alors effectivement, lorsque l'on voit le pour et le contre, quand comme Pascal, on fait résider la vérité dans l'affirmation simultanée des *contraires*, on peut penser que cela conduit à une certaine paralysie. Mais je crois que l'on échappe à cette paralysie quand on prend conscience de cette complexité, c'est-à-dire que nous acceptons de ne pas pouvoir connaître d'avance les conséquences de nos décisions. C'est ce que j'ai appelé l'écologie d'action : quand on entreprend une action, celle-ci entre dans un jeu d'interactions ou de rétroactions sur son milieu qui peut modifier son sens et aller en sens contraire. D'ailleurs en politique, ce qui arrive souvent, c'est que l'action aboutit au contraire de ce qu'elle voulait. Napoléon III déclare la guerre à la Prusse, résultat c'est lui qui perd le pouvoir et qui est vaincu, Hitler même chose, les exemples sont innombrables. Mon maître le professeur Georges Lefebvre, dans « *L'Histoire de la Révolution française* », montre que tout a commencé par une réaction aristocratique qui voulait retrouver ses pouvoirs perdus sous la monarchie absolue de Louis XIV, ce qui a suscité la convocation des États Généraux, lesquels ont renversé les choses et notamment avec la décision de voter non par ordre mais par tête. Donc voilà la complexité.

Comment faire ? La réponse est dans Pascal, avec le pari. Pascal dit qu'il faut parier sur l'existence de Dieu ; moi je pense que je fais un pari quand je pense que je fais une bonne action car il se peut que je me trompe. A quoi conduit le pari ? Il conduit à l'idée qu'une fois l'action commencée il faut la suivre tout en menant une stratégie, c'est-à-dire la modifier en fonction des informations et des hasards pour qu'elle retrouve le bon chemin. Et d'ailleurs, avec ce mot de stratégie appliqué à la guerre, qu'est-ce qui aide un général, ce sont des espions qu'il envoie chez l'ennemi, les éclaireurs qu'il envoie pour deviner les intentions de l'ennemi, (mais malheureusement l'ennemi a les mêmes espions et cela devient encore plus complexe). Il est certain que, par le pari et par la stratégie, on peut se lancer dans l'action et que si, à un moment donné on voit que l'on s'est trompé, on peut envoyer un missile sur l'action pour la démolir ou l'arrêter. De toute façon, n'oublions pas que ne rien faire comporte aussi un risque terrible. Donc, dire qu'on ne fait rien mais qu'au moins ainsi on échappe aux périls est une idée fautive. L'inaction totale conduit aux périls. Il est certain que, par exemple, si la France avait agi au moment de la guerre d'Espagne et de Munich, les événements auraient pris un autre tour. Donc nous n'échappons pas au pari, nous sommes obligés d'agir. Moi-même qui suis un esprit complexe, cela ne m'a pas empêché de prendre parti pendant la guerre pour la résistance, cela ne m'a pas empêché de prendre parti, (sachant quand même la complexité de la situation en Yougoslavie), pour la Bosnie, sans diaboliser les Serbes et sans dire les âneries que bien d'autres intellectuels ont dites. Donc être très conscient des complexités n'empêche pas d'être tout à fait capable de prendre parti, alors ne prenez pas la complexité comme un prétexte à l'inaction.

**Autre question écrite :** - Quelle est votre vision de la gestion actuelle de l'Europe ? (Animateur GREP : *Peut être la question vient-elle de quelqu'un qui a lu votre tribune dans Le Monde parue en janvier sur « Les experts » ?*)



**Edgar Morin :** On me fait jouer le rôle d'une encyclopédie ambulante ! Comme si j'étais une pythie... Alors au début, je trouvais que l'Europe était un projet politico culturel destiné à éviter ces guerres suicidaires, comme la deuxième mondiale qui l'aurait conduite à la mort s'il n'y avait pas eu les Russes et les Américains. Il est évident que c'était une idée vitale. D'autre part, en dépit de toutes les différences nationales, il y avait une histoire culturelle commune, avec des échanges littéraires et scientifiques intenses. Cette idée s'est renforcée car il y avait pas mal de petits pays et que l'on voyait la gigantesque Union Soviétique au moment de la guerre froide.

Mais cette idée de faire une Europe politique a capoté dès le début parce qu'il y a eu la résistance des nationalismes, notamment français, et ce fut l'échec de la communauté européenne de défense. L'échec politique a coïncidé avec le succès économique, à partir des années 55, il y a eu un développement économique formidable, et l'instauration de la communauté du charbon et de l'acier et des institutions économiques européennes ont conduit à l'Euro, et a une Europe économique que l'on a crue très solide. Mais en même temps cette Europe économique était restée un nain politique, et ce nain était d'autant plus impuissant que cette Europe s'élargissait et qu'il n'y avait plus de possibilité d'une vision commune. Lors de la guerre d'Irak, une partie des pays européens qui étaient autrefois soumis à l'Union soviétique ont soutenu la guerre de Bush, en disant « nous sommes contre les dictateurs », alors que les pays de l'ouest européen, eux, étaient beaucoup plus réservés : souvenez-vous du discours de Dominique Villepin. Donc l'Europe est devenue hétérogène, et puis on s'est rendu compte qu'avec la crise, l'Euro commençait à plonger et risquait la désintégration parce qu'on manquait d'institutions communes.

Et actuellement, dans le chaos le plus total, on essaye de bricoler des solutions pour gagner du temps. Et quand on réussit à sauver l'Euro, on découvre maintenant qu'il est trop cher, ce qui nous empêche de faire des exportations ! Il reste à fonder une base politique à l'Europe. Si elle ne trouve pas cette base politique, elle va sombrer, si la crise continue.

**Un participant -** Pourquoi les êtres humains n'arrêtent-ils pas de se critiquer et de se couper l'herbe sous les pieds et attendent-ils que quelqu'un meure pour reconnaître sa valeur ? Pourquoi ne parle-t-on que de ce qui ne va pas, et pourquoi on ne ferait pas l'apologie du beau ? Car il y a aussi des choses qui vont bien.

**Un participant -** Vous avez parlé de deux parties de l'homme, à la fois l'enfant qui est émerveillé et l'adulte qui est domestiqué. Ne pensez-vous pas que l'humanisme aurait beaucoup à gagner à être enseigné, à être expliqué, au moment du bouillonnement intellectuel qu'est l'adolescence, au moment où s'exprime toute cette violence qu'à l'adolescent ?

**Edgar Morin -** Le problème avec la jeunesse, c'est qu'il est difficile de lui faire passer des messages qui ne soient pas des endoctrinements.

Aussi je pense qu'il faudrait enseigner la complexité à la jeunesse et pour ceci changer les programmes. J'ai écrit un livre qui s'appelle « Les 7 savoirs nécessaires à l'éducation » et qui donne les 7 thèmes essentiels qui les obligent déjà à traiter les phénomènes fondamentaux et globaux de leur vie personnelle, de leur vie de citoyen. Je pense que tout ça doit être transformé. Mais est-on sur le bon chemin ? Là aussi c'est un problème de compréhension. On tend à méconnaître que chaque individu est un petit cosmos, un univers, plein d'aspects contradictoires. On peut dire que la jeunesse n'a pas d'avenir, est en désarroi, à cause de la précarité, qu'il y a évidemment des poussées de révolte, mais ces poussées ne peuvent aboutir. Il m'est arrivé de voir des jeunes gens venir me dire « ah vous avez de la chance, vous, parce que dans la résistance vous aviez une cause, juste, claire, et vous aviez un sens,



et maintenant on n'a rien ». Alors je leur réponds que la cause était juste, mais qu'il y avait des zones d'ombre : nous étions pour la libération de notre pays qui était asservi, mais dès que nous avons été libérés, nous avons voulu maintenir la colonisation de l'Algérie, nous avons commis les massacres de Sétif, nous avons fait la guerre du Vietnam. Donc nous n'avons pas retenu le message que nous avons appris dans la lutte contre les Allemands, maintenant que nous étions devenus les dominateurs. Et comme le fait dire à un de ses héros Vassili Grossman dans son livre « Vie et Destin », (très beau roman russe) : « Stalingrad est la plus grande victoire et la plus grande défaite de l'humanité », la plus grande victoire parce qu'elle a frappé le nazisme à mort, et la plus grande défaite, parce qu'elle a prolongé le règne de Staline. Donc il y avait de l'ombre dans une cause où il y avait de la lumière. Mais aujourd'hui il n'y a plus d'ombre, ce sont tous les humains qui sont concernés, on lutte pour sauver l'humanité de périls épouvantables. Chacun, là où il se trouve, peut aller dans ce sens. Je vous le répète, vous les jeunes, vous avez une force capable de briser les tyrannies comme cela s'est vu encore récemment, mais après, ces forces se dispersent. Il faut apprendre à penser complexe, c'est la seule façon d'aller dans la voie qui est nécessaire. C'est le message que je voudrais passer aux jeunes.

Le 15 février 2013

### **Biographie sommaire**

**Edgar Morin**, de son vrai nom Edgar Nahum, est né en 1921 à Paris, lui-même se déclare libre penseur et « néo-marrane ». Il est fils unique et sa mère meurt lorsqu'il a 10 ans.

En 1941, il obtient une licence d'histoire et une licence de droit. Puis il entre dans la résistance en 1942, et jusqu'en 1944 il y joue un rôle actif. Il y rencontre notamment François Mitterrand. Il y prend le surnom de Morin qu'il gardera toute sa vie. Il se rapproche puis s'éloigne du Parti Communiste, et en 1955 anime un Comité contre la guerre d'Algérie.

Il entre au CNRS en 1950 et, en 1967, publie un des premiers essais d'ethnologie : « *La métamorphose de Plozevet* »

Dans les années 60 il part en Amérique Latine, et en 1969 il est invité à San Diégo à l'Institut Salk. Il y rencontre Jacques Monod, et il y conçoit les fondements de ce qui va devenir sa « *Méthode* » à partir de « *La pensée complexe* ».

Aujourd'hui Directeur émérite de Recherches au C.N.R.S,

Il est Docteur Honoris Causa de vingt sept universités dans le monde.

Il a créé et préside l'Association pour la Pensée Complexe

Il soutient, depuis sa création en 2001, le Fonds Associatif Non-violence XXI

Il est

Prix Européen Viareggio International en 1969

Prix Média-Culture de l'Association des Journalistes Européens en 1972

Prix International Catalunya en 1994

Médaille d'Or de l'Unesco

Grand Officier du Mérite (Espagne)

Commandeur de la Légion d'Honneur (France)

Commandeur des Arts et de Lettres (France)

Grand officier de l'ordre du mérite

## **Bibliographie sommaire d'Edgar Morin**

« *La Méthode* » est son œuvre majeure (6 volumes au total)

Il est revenu sur son passé dans plusieurs ouvrages : « *Auto-Critique* » en 1959, « *Vidal et les Siens* », sur son père, en 1989, et « *Itinérances* » en 2006

Il a publié récemment :

en 2006 « *Vers l'abîme* » (l'Herme),

en 2007 « *Où va le monde* » (l'Herme)

en 2008 « *Mon chemin. Entretiens avec Djénane Kareh Tager* », (Fayard)  
« *Mai 68, La Brèche* », avec Claude Lefort et Cornélius Castoriadis, (Fayard)  
« *Vive la politique ?* », avec Claude Lefort, Forum Libération de Grenoble sur CD audio, (Frémeaux & Associés)

en 2009 « *Crises* », (CNRS, Débats)  
« *La Pensée tourbillonnaire - Introduction à la pensée d'Edgar Morin* », (Éditions Germina, Entretiens)  
« *Edwige, l'inseparable* », (Fayard)

en 2010 « *Pour et contre Marx* », (Temps Présent)  
« *Ma gauche* », (Bourin Éditeur)  
Bayard Centurion, coll. « Le temps d'une question »  
« *Regards sur le sport* », collectif, dirigé par Benjamin Pichery et François L'Yvonnet, (Le Pommier/INSEP)

en 2011 « *La Voie : Pour l'avenir de l'humanité* », (Éditions Fayard)  
« *Dialogue sur la connaissance : Entretiens avec des lycéens* », (Éditions de l'Aube)  
« *Mes philosophes* », (Germina)  
« *Le chemin de l'espérance* », en collaboration avec Stéphane Hessel, (Fayard)

en 2012 « *La France est une et multiculturelle. Lettre aux citoyens de France* » en collaboration avec Patrick Singaïny, (Fayard)

en 2013 « *Mon Paris, ma mémoire* » (Fayard)